

UN VENT

DE GUERRE

« Vous cherchez une querelle, gouvernants, craignez de n'avoir la guerre. Non pas celle qui vous intéresse, qui nous décime, qui sème les cadavres des nôtres dans les fossés ; qui, vainqueurs ou vaincus, nous laissent toujours prisonniers des lois, des patrons, de la misère, de l'ignorance...

Mais l'autre, LA GUERRE, la véritable, celle dont les escarmouches se dessinent de loin en loin, dont les combats parfois rougissent les pavés, mais dont il ne saurait tarder de voir s'ouvrir les terribles assises, mettant enfin toutes les forces des combattants face à face.

Il en est qui parlent POUR LA PAIX, moi je parle POUR LA GUERRE. Pour cette guerre qui ne jette pas les hommes aux frontières — la révolution n'en connaît pas — mais qui les dresse contre l'opresseur de tous les jours, en tous les pays.

Et j'ai le désir que cette guerre ne se termine qu'avec la fin de l'autorité, de l'ignorance et de la misère..., dût cette victoire s'étayer sur nos cadavres.

Que cette guerre soit, de notre part, sans pitié, comme sans haine... la vérité ne saurait avoir nni l'une, ni l'autre.



Albert Libert  
dans *l'anarchie*,  
n° 46, 22 février 1906



# GUERRE OU RÉVOLUTION

1911. L'Italie lance une expédition militaire pour conquérir la Libye sur l'Empire Ottoman. Des milliers d'ouvriers sont appelés sous les drapeaux, subissant l'endoctrinement et la discipline militaire, et nombreux révolutionnaires sont envoyés dans des bataillons de punition. Une forte agitation contre la guerre et l'armée, menée notamment par les anarchistes, ne cesse d'inquiéter les autorités. Et le matin du 30 octobre 1911, dans la caserne Cialdini à Bologne, l'anarchiste Augusto Masetti, obligé à faire son service militaire et sur le point d'être envoyé au front libyen, tira sur le colonel Stropa en criant « *Viva l'anarchia, abbasso l'esercito* ! ». Les anarchistes de toute l'Italie saisisrent le cas de leur compagnon arrêté pour intensifier leur lutte contre le militarisme, incitant à la désertion et à la solidarité avec ceux qui résistent l'enrôlement.



7 juin 1914, à quelques mois de l'éclatement de la Première Guerre mondiale. La tension est très forte : soit ça sera la guerre, soit la révolution. Lors d'un rassemblement contre le militarisme à Ancône, trois manifestants sont tués par la police. Les troubles qui en suivent se répandront d'abord dans la ville, puis dans le reste des Marches avant d'embrasser l'ensemble de l'Italie. La grève générale est déclarée. Les casernes, les dépôts d'armes et de nourriture, les gares, les bâtiments officiels, les églises sont pris d'assaut. Le réseau ferroviaire est paralysé par la grève et des sabotages, les pylônes du télégraphe sont abattus, les ponts sont minés. La ferveur révolutionnaire grandit à fur et à mesure que le soulèvement se répand. Si dans un premier moment le gouvernement semble perdre le contrôle, il décide d'envoyer des dizaines de milliers de soldats qui débarquent sur les côtés des villes insurgées. Là, le 10 juin, les syndicats et les socialistes décident de mettre fin à la grève afin d'éviter que le soulèvement se transforme en révolution sociale. Les affrontements et les troubles continueront encore jusqu'au 14 juin, d'où la dénomination « *Settimana Rossa* ». Dix jours plus tard, l'archiduc Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, est assassiné à Sarajevo. Là, tous les facteurs sont réunis pour le début de la grande boucherie.



**Per Masetti e Moroni**  
**PER TUTTE LE VITTIME POLITICHE**  
**CONTRO LE COMPAGNIE DI DISCIPLINA**

Il proletariato italiano rispondendo...  
Anche nel caso di un atto di violenza...  
Non si agiteranno più ai nostri...  
Ma faccia il governo quello...  
Gli Anarchisti

**Contro le Compagnie di disciplina e contro il Militarismo**  
Per Antonio Moroni, per Augusto Masetti  
e per tutte le vittime politiche

Un giorno, quando, nel vedere il popolo e di...  
L'altra parte, Augusto Masetti, per aver fatto...  
Per questo noi invitiamo tutti coloro che...  
Faccia il governo quello che gli pare...  
Gli Anarchisti





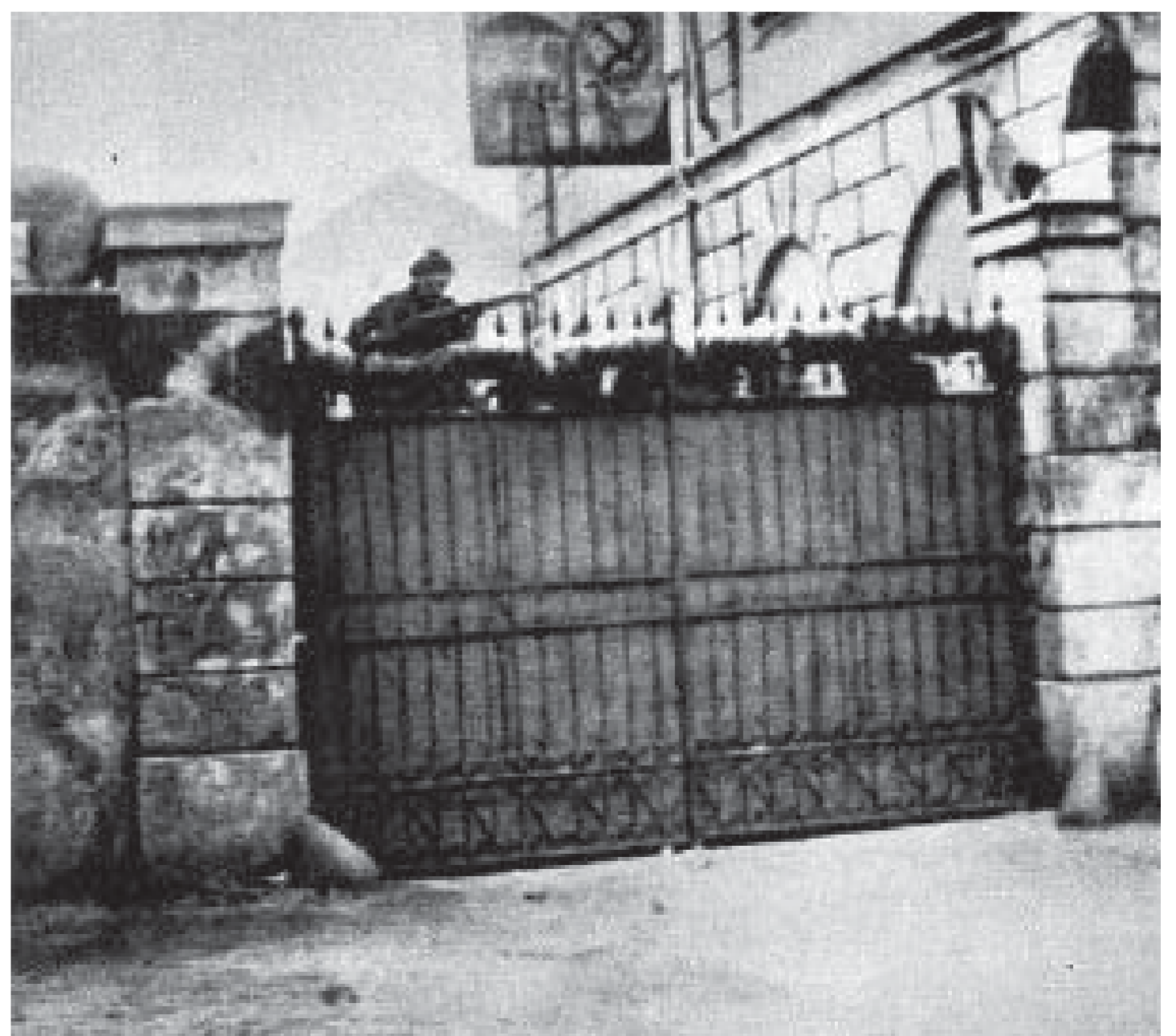
# INSOUMMISSION

# RÉVOLUTIONNAIRE

*« Je me souviens que tout de suite après la guerre, alors que j'étais encore bersagliere [corps de tirailleurs], ma compagnie a été dissoute à Ancône en 1920, dans la caserne située villa Rei. Un jour, le général et le gouverneur décidèrent de nous envoyer avec d'autres troupes alliées étouffer une révolte en Albanie mais, arrivés au port, lorsque les officiers nous ont donné l'ordre de monter sur le cargo, nous avons fait demi-tour pour retourner en masse à la caserne. Les jours précédant l'embarquement, quelques compagnons (des appelés anarchistes) avaient en effet amené Errico Malatesta dans la caserne, caché dans une voiture blindée qui servait au ravitaillement de la cantine. Déguisé en bersagliere malgré sa soixantaine d'années, il se mit à faire des discours antimilitaristes : il invita la troupe à la désertion et condamna toutes les guerres. »*

Giovanni Mariga,  
anarchiste et partisan (1899-1979)

De retour du port, les *bersagliere* en révolte désarment leurs officiers et prennent contrôle de la caserne. Soutenus par les mouvements révolutionnaires, notamment anarchistes, la révolte des bersaglieri s'étendra : grève des cheminots dans la région, occupation d'usines par des ouvriers (comme ailleurs en Italie dans les années de l'après-guerre 1919-1920), assauts contre les commissariats et les bâtiments officiels. Rejoints par des anarchistes, des ouvriers, des socialistes en armes, les bersaglieri érigeront des barricades pour se défendre contre la troupe qui est envoyé contre la ville insurgée. La révolte s'enflamme dans les Marches, la Romagna et d'autres régions de l'Italie. Partout il y a des affrontements armés entre insurgés et carabinieri. La révolte d'Ancône sera matée par le bombardements de la ville par des bateaux de guerre, de l'artillerie lourde et des régiments de la Garde Royale.



CONTRE LA GUERRE,

CONTRE LA PAIX,

POUR LA RÉVOLUTION SOCIALE

**Novembre 1914.** Tandis que sur le sol européen les soldats marchent à la guerre en pensant qu'elle sera courte et qu'ils rentreront pour Noël, à l'autre côté de l'océan, le journal anarchiste *Cronaca Sovversiva* paraissant en langue italienne aux États-Unis ouvre ses colonnes à de longues débats : *Quelle attitude anarchiste face à la guerre ? Est-ce que la guerre peut hâter la venue de la révolution sociale, ou lui créer des obstacles ?* Vers le début de 1915, sur fond d'une implication toujours plus claire des États-Unis dans le conflit ainsi qu'une « préparation » des esprits à la participation directe, ces anarchistes rallieront des réfractaires de tout ordre autour de « *Contre la guerre, contre la paix, pour la révolution sociale* ». Et exhorteront à l'action ici et maintenant.

Et quelle cible plus évidente que l'industrie de l'armement ? D'autant plus que « *le début de la guerre en Europe était une véritable manne pour l'industrie militaire états-unienne. Les commandes connurent une forte hausse, et plus le conflit s'étendait, plus l'extermination de masse devenait une affaire rentable* » comme dira la *Cronaca Sovversiva*. Le 9 janvier 1915, Luigi Galleani publiera dans ce journal une violente attaque contre le business de la mort, dans lequel, en plus d'apprendre que les gouvernements dépensaient la somme exorbitante de 40 millions de dollars par jour pour la destruction des biens et des personnes, on y trouvait également la liste des commissions d'armement et les noms des entreprises impliquées :

« *Les marchands sont des marchands : ils ont abdiqué leurs scrupules chrétiens le jour où, sur le dos des serviteurs, sur leur sueur, sur leur supplice, sur l'ignominie, ils ont forgé la première centaine de dollars, visant le milliard ; ils ne vont pas les ressusciter aujourd'hui que le milliard surgit à l'improviste, teinté de sang et d'opprobre, du carnage et de la ruine.* »



22 juillet 2016, San Francisco. Des dizaines de milliers de partisans de la guerre descendent dans la rue lors du « Preparedness Parade ». Des subversifs avaient lancé auparavant un avertissement contre cette manifestation militariste, annonçant que « Nos protestations vis-à-vis de cette propagande préparatoire se sont révélées inutiles, nous allons donc réaliser une petite action directe pour le 22 ». Et les paroles seront suivies d'effet : une bombe faucha dix personnes, et en blessa 40, parmi la foule de la Parade.



# MILLIONS ARE LOST IN BETHLEHEM STEEL FIRE



Le Bethlehem Steel avant d'être ravagé par les flammes



Le DuPont de Carney Point soufflé par une bombe



Attentat contre le DuPont de Haskell, le 5 mars 1915

Ce n'est peut-être pas un hasard alors, si les mois qui suivirent, les usines de guerre disséminées dans le New Jersey et autour de New-York furent la cible d'attaques incendiaires ou explosives. Par exemple, le 5 mars 1915 contre l'usine de munitions *DuPont* à Haskell, le 4 avril contre un dépôt d'armes à Pompton Lakes, le 10 mai dans l'établissement *DuPont* à Carney Point, le 15 juillet dans le chantier naval de Weehawken, le 29 août dans l'établissement *DuPont* de Wilmington, ou encore ces 10 attentats recensés entre le 6 mars et le 9 juillet, contre des cargaisons de munitions dans le port de New York. D'ailleurs, dans le numéro de la *Cronaca* du 18 septembre 1915, un mois après le lancement de la rubrique *Que faire, maintenant ?*, un lecteur exprimait l'idée que « si la guerre a lieu, elle a sûrement des responsables, et notre but est de rechercher, de dénoncer ces responsabilités, tout comme notre action doit tendre à les éliminer, profitant du mal être et du mécontentement que les misères, les deuils, les lourdeurs de toute sorte de l'énorme massacre condensent dans l'esprit désespéré et meurtri du prolétariat international ». Le 10 novembre, un incendie contre la *Bethlehem Steel Plant* rasa au sol les 64.000 m<sup>2</sup> de bâtiment où se trouvaient des véhicules et des matériaux de guerre, causant plusieurs millions de dollars de dégâts (et coïncidence ou pas, mais le 10 novembre 2016, des dizaines de milliers de mètres carrés d'une implantation de *Bethlehem Steel Plant* au Buffalo ont été ravagés par un incendie nocturne...) Le 29 février 1916, une explosion toucha la *New England Manufacturing Company*, dans un faubourg de Boston, qui rasa au sol un de ses bâtiments, où était emmagasiné le TNT. Qui étaient les auteurs de ces sabotages contre des rouages de l'industries militaires ? Des « agents du Kayser ? Des ouvriers en colère ? Des anarchistes ? Si l'on ne peut attribuer toutes ces attaques aux compagnons, force est de reconnaître, en revanche, la pertinence du raisonnement qui aurait pu motiver ces derniers : comment s'opposer à la guerre en cours de l'autre côté de l'océan, comment lutter avec détermination et concrètement contre le militarisme ici même aux Etats-Unis, sinon

*« en frappant les usines qui, à deux pas de chez eux, produisaient les instruments nécessaires au massacre en cours » ?*

LA GUERRE, CONTRE LA PAIX, POUR LA RÉVOLUTION SOCIALE



# « NOUS LES VENGERONS »

Mais les crapauds bourgeois n'ont pas compris (et ne le feront qu'une fois pulvérisés) que ce qui passe sur le monde est le vent tout-puissant d'une vie libérée, dont le battement de cœur est la mort de « l'homme bourgeois » et de « l'homme prolétaire », car chaque personne peut être « unique » et « universelle » en même temps.

Et c'est la raison pour laquelle toutes les bourgeoisies du monde sonnent leurs cloches, faite d'un métal faussement idéaliste, se convoquant mutuellement à une grande assemblée.

L'assemblée fut générale...

Toutes les bourgeoisies se rassemblèrent.

Elles se réunirent parmi les joncs visqueux qui croissent dans le borbier de leurs mensonges communs et là, dans le silence de la foule, elles décidèrent de l'extermination des grenouilles prolétariennes, de leurs serviteurs et de leurs amis.

Dans le féroce complot toutes les parties sont vouées au Christ et à la démocratie.

Tous les anciens apôtres des grenouilles attendaient également. La guerre fut décidée et le prince de la vipère noire bénit les fratricides armées au nom de Dieu qui a dit « *Ne tue pas* » tandis que le vicaire symbolisant la mort implora sa déesse qui vint danser sur le monde.

Alors le socialisme – acrobate plein de talent, jongleur entraîné – fit un bond en avant. Il se hissa sur le mince fil de la spéculation politique sentimentale, son front cerclé de noir, et, endolori et pleurant, dit plus ou moins de cette manière : « *Je suis le véritable ennemi de la violence, l'antithèse de la guerre, et je suis également l'ennemi de la révolution, l'ennemi du sang.* »

Et après avoir encore parlé de « *paix* » et d'« *égalité*, » de « *foi* » et de « *martyr*, » d'« *humanité* » et du «

*futur*, » il entonna un chant fait de « *oui* » et de « *non*, » inclina sa tête et pleura.

Il pleura ses larmes de Judas, qui n'ont même pas le « *Je m'en lave les mains* » de Pilate.

Et les grenouilles partirent...

Elles partirent vers le royaume de la bassesse humaine complète. Vers la foule de toutes les tranchées.

Elles partirent...

Et la mort arriva !



Elle vint boire le sang et danser horriblement sur le monde.

Cinq longues années durant...

C'est alors que les grands vagabonds de l'esprit, pris d'un nouveau dégoût, chevauchèrent leurs aigles libres une fois de plus, grimpant la hauteur vertigineuse de leurs distants glaciers, et dans la solitude ils rirent et maudirent.

Même l'esprit de Zarathoustra – le véritable amant de la guerre et le plus sincère ami des guerriers – doit être

sacrément dégoûté et emplir de mépris depuis que quelqu'un l'a entendu s'exclamer : « *Pour moi, tu dois être de ceux qui tendent le regard à la recherche de l'ennemi – de ton ennemi. Et chez quelques uns la haine flamboie au premier regard. Tu dois chercher ton ennemi, mener ta guerre. Tes idées en dépendent ! Et si tes idées succombent, ta rectitude crierait ton Triomphe !* » Mais hélas ! Le sermon héroïque du barbare libérateur fut sans grands résultats.

Les grenouilles humaines ne savent ni reconnaître leur ennemi ni se battre pour les idées (les grenouilles n'ont pas d'idées !)

Et en plus de cela, elles se battent pour être repues de fraternité dans le Christ, d'égalité démocratique.

Elles se combattent les unes les Autres pour la plus grande joie de l'ennemi.

Abel, ressuscité, meurt pour Caïn une seconde fois.

Et cette fois-ci, de sa propre main !

Volontairement...

Volontairement, car il aurait pu se rebeller, et le mensonge ne le fait jamais...

Car il aurait pu dire : Non !

Ou oui !

Parce que dire « *non* » aurait été un signe de force !

Parce que disant « *oui* » le mensonge aurait démontré qu'il croyait dans la cause pour laquelle il combattait.

Mais il ne dit ni « *oui* » ni « *non* ».

Il est parti !

De couardise.

Comme d'habitude.

Il est parti...

Il est parti vers la mort.

Sans savoir pourquoi.

Comme toujours.

Et la mort est venue...

Danser sur le monde cinq longues années !

Et elle a dansé hideusement dans les tranchées boueuses de tous les recoins du monde.

Avec ses pieds de foudre...

Elle a dansé et ri...

Ri et dansé...

Cinq longues années !

Ha ! Comme est vulgaire la mort qui danse sans être portée par les ailes des idées.

Quelle idée stupide de mourir sans savoir pourquoi...

Nous la voyons quand elle danse – la Mort. C'est une mort noire, qui ne transmet aucune lumière.

Une mort dépourvue d'ailes !

Comme c'était vulgaire et laid...

Comme sa danse était maladroite...

Mais elle danse quand même !

Et comme elle se déplace – faisant danser tous les superflus et tous ceux de la majorité.

Tous ceux qui disent que le libérateur ultime – l'État – a été inventé.

Mais hélas ! Elle n'emporte pas que ceux-là...

La Mort – qui veut venger l'État – fauche aussi ceux qui n'étaient pas sans valeur, et même ceux qui étaient essentiels !

Mais ceux qui ne sont pas sans valeur, ceux qui ne font pas partie de la majorité, ceux qui sont tombés en disant « *non* » ! Ceux-là seront vengés.

Nous allons les venger.

Nous les vengerons car ils sont nos frères !

Nous les vengerons parce qu'ils sont tombés les étoiles plein les yeux.

Car en mourant, ils ont absorbés le soleil.

Le Soleil de la vie, le soleil de la lutte, le soleil de l'Idée.

*Extrait de Renzo Novatore,  
Vers le néant créateur, 1921*







# COMMENT

# SE

# BATTRE



Il ne faut pas se leurrer sur les potentialités du fascisme : de l'extérieur, il pourra se désagréger au premier choc venu contre un adversaire aguerri, parce qu'une grande partie de ses « héros » rassemble soit des embusqués de la dernière guerre soit des « valeureux » habitués à se battre contre des ennemis désarmés ; mais de l'intérieur, il s'appuie sur une forte structure militaire et policière.

Quant aux grandes masses populaires et prolétaires, elles sont encore trop terrorisées et avilies, elles ressentent encore trop amèrement les trahisons passées et à venir pour pouvoir répondre au premier appel insurrectionnel. Les dernières lois répressives et l'assignation à résidence ont également affaibli davantage encore les résistances actives et intelligentes.

Il en découle que vouloir lancer dès aujourd'hui un assaut frontal est téméraire, et qu'il pourrait se conclure par un de ces massacres que le fascisme rêve d'accomplir afin de consolider son pouvoir.

D'autre part, seule l'action peut servir contre le fascisme. On doit agir pour le vaincre en cherchant les conditions d'un effritement

qui rendront à leur tour possibles des mouvements généraux à plus large échelle.

A tous ceux qui veulent harceler l'ennemi jusqu'à l'épuiser, nous suggérons donc, en Italie et ailleurs, une guérilla autonome et en ordre dispersé, composée de petites entités plus difficilement atteignables et identifiables.

***Nous suggérons  
la guérilla autonome  
et en ordre dispersé,  
des petites entités  
plus difficilement  
atteignables et  
identifiables.***

Que se forment donc dans les différents milieux et les différents cercles des comités restreints ou des groupes d'action. Il n'est pas dit que chacun doive nécessairement accomplir des actes violents ; que chacun accomplisse en revanche des actions qui offensent l'enne-

mi en fonction des attitudes, capacités et moyens des membres d'un groupe déterminé, constitué par l'affinité et la confiance réciproque. Que chaque groupe fasse et accomplisse sa part d'actions sans se demander ce que feront les autres groupes.

Tous tendus vers un but unique. Et parce que l'ennemi veille, attentif et insidieux, que chaque comité et groupe d'action connaisse et contrôle ses membres.



# LIQUIDER LE

# FRONT MILITAIRE

Il apparaît de plus en plus nécessaire de se demander si le militarisme des généraux factieux parviendra à imposer ses propres formes de lutte aux révolutionnaires espagnols, ou si, inversement, nos camarades parviendront à désagréger le militarisme en lui opposant des méthodes d'action aboutissant à la liquidation du front militaire, et à l'extension à toute l'Espagne de la révolution sociale.

Les éléments de succès dont disposent les fascistes, sont les suivants : abondance du matériel, rigidité draconienne de la discipline, organisation militaire complète, et terreur exercée sur la population avec l'aide des formations policières du fascisme. Ces éléments de succès se trouvent valorisés par la tactique de la guerre de position, de front continu, avec transport de forces massives vers les points où l'on veut obtenir la décision.

Du côté populaire, les éléments de succès sont d'ordre absolument contraire : abondance d'hommes, initiative et agressivité passionnée des individus et des groupes, sympathie active de l'ensemble des masses travailleuses de tout le

pays, arme économique de la grève et du sabotage dans les régions occupées par les fascistes. La pleine utilisation de ces forces morales et physiques, en elles-mêmes bien supérieures à celles dont dispose l'adversaire, ne peut se réaliser que par une lutte généralisée de coups de mains, d'embuscades et de guérilla s'étendant à l'ensemble du pays.

La volonté bien arrêtée de certains éléments politiques du Front Populaire espagnol est de combattre le militarisme en lui opposant une technique militaire de même ordre, en lui faisant une guerre « en règle » à grands coups de corps d'armée et de concentration de matériel, en décrétant la mobilisation obligatoire, en appliquant un plan stratégique sous un commandement unique, bref, en copiant plus ou moins parfaitement le fascisme. Ici-même, nous avons publié l'opinion de camarades qui se sont laissés influencer par le bolchevisme au point de revendiquer la création d'une Armée Rouge. Cette attitude nous paraît dangereuse à plus d'un point de vue.

Dans *L'Espagne Antifasciste* n°4,  
30 août 1936 (Barcelone)



# « IL FAUT SE MILITARISER »

*Combien de nuits, les hommes étant ensemble, et ne formant qu'une seule grappe ou poignée, quand j'exprimais à mes camarades, les anarchistes, mes peines et mes douleurs, j'ai trouvé, là-bas, dans l'âpreté de la montagne, face à l'ennemi qui nous guettait, une voix amie et des bras affectueux qui m'ont à nouveau fait aimer la vie ! Et alors, toute la souffrance, tout le passé, toutes les horreurs et tous les tourments qui ont marqué mon corps, je les jetais au vent comme s'ils eussent appartenu à d'autres époques, et je m'abandonnais avec joie à des rêves d'aventure, apercevant, dans la fièvre de l'imagination, un monde différent de celui où j'avais vécu, mais que je désirais; un monde différent de celui où ont vécu les hommes, mais que nous sommes nombreux à avoir rêvé. Et le temps passait pour moi comme s'il volait, et les fatigues ne m'atteignaient pas, et mon enthousiasme redoublait, et me rendait téméraire, et me faisait sortir dès le point du jour en reconnaissance pour découvrir l'ennemi, et... tout pour changer la vie ; pour imprimer un autre rythme à cette vie qui est la nôtre ; pour que les hommes, et moi parmi eux, nous puissions être frères ; pour qu'une fois au moins la joie, jaillissant de nos poitrines, se sème sur la terre ; pour que la Révolution, cette Révolution qui a été le pôle et la devise de la Colonne de Fer, puisse être, dans un temps prochain, un fait accompli.*

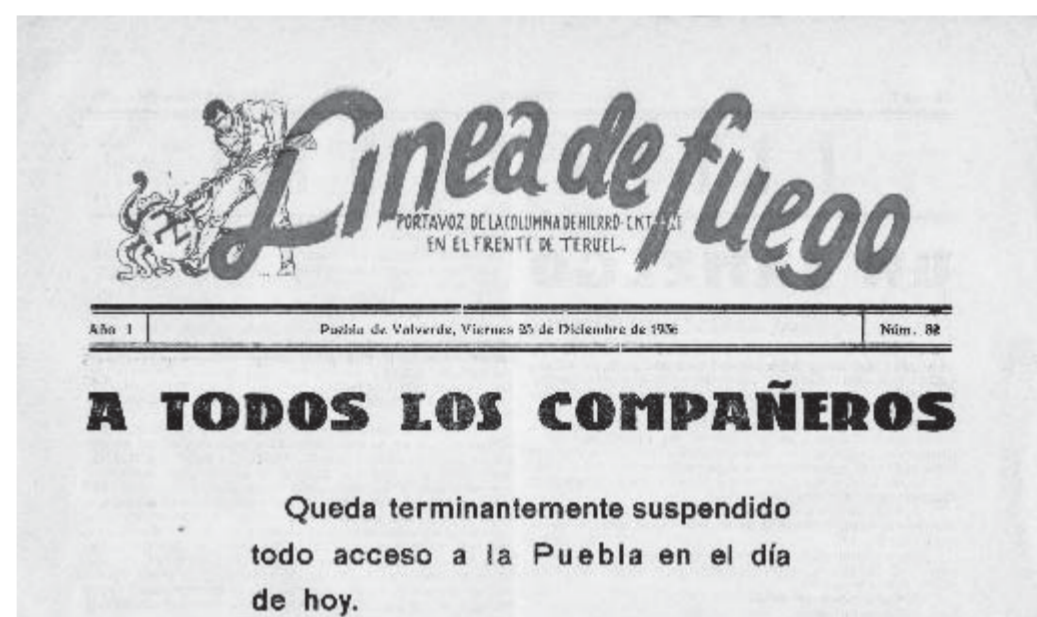
*Mes rêves se dissipent comme ces blancs nuages ténus qui, au dessus de nous, passent sur la montagne, et je retournais à mes désenchantements pour revenir, une autre fois, de nuit, à mes joies. Et ainsi, entre peines et joies, entre l'angoisse et les pleurs, j'ai passé ma vie, heureuse au sein des périls, à la comparer à cette vie obscure et misérable de l'obscur et misérable bagne.*

*Mais un jour — c'était un jour gris et triste —, sur les sommets de la montagne, comme un vent de neige qui mord la chair, arriva une nouvelle: « Il faut se militariser. » Et, dès cette nouvelle, ce fut comme un poignard qui me déchira, et je souffris par avance les angoisses que nous ressentons maintenant. Durant des nuits, dans l'abri, je me répétais la nouvelle: « Il faut se militariser... »*

[...]

*Prisons et casernes sont une même chose : despotisme et libre exercice de la nature mauvaise de quelques-uns, pour la souffrance de tous. Ni la caserne n'enseigne la moindre chose qui ne soit dommageable à la santé physique et mentale, ni la prison ne corrige.*

*Avec ce jugement, avec cette expérience — expérience acquise parce que ma vie a baigné dans la douleur —, quand j'entendis que, au pied des montagnes, venait rôder l'ordre de militarisation, je sentis en un instant que mon être s'écroulait, car je vis clairement que mourrait en moi l'audacieux guerrillero de la Révolution, pour continuer en menant cette existence qui, à la caserne et en prison, se dépouille de tout attribut personnel ; pour tomber encore une fois dans le gouffre de l'obéissance, dans le somnambulisme bestial auquel conduit la discipline de la caserne ou de la prison, qui toutes les deux se valent. Et, empoignant avec rage mon fusil, depuis mon abri, regardant l'ennemi et l'« ami », regardant en avant et en arrière des lignes, je lançai une malédiction semblable à celles que je lançais quand, rebelle, on me conduisait au cachot, et je refoulai une larme, semblable à celles qui m'échappèrent alors, quand personne ne pouvait les voir, à mesurer mon impuissance. Et je voyais bien que les hypocrites qui souhaitent faire du monde une caserne et une prison, sont les mêmes, les mêmes, les mêmes qui, hier, dans les cachots, firent craquer nos os, à nous, des hommes — des hommes.*



Un incontrolado, dans *Nosotros*, quotidien anarchiste de Valence, des 2, 13, 15, 16 et 17 mars 1937.



# L'ARMÉE

# PROLÉTARIENNE

# ?



L'Armée « prolétarienne » ne demande pas une discipline qui pourrait être, somme toute, l'exécution des ordres de guerre ; elle demande la soumission, l'obéissance aveugle, l'anéantissement de la personnalité de l'homme.

La même chose, la même chose que lorsque hier j'étais à la caserne. La même chose, la même chose que lorsque plus tard j'étais au bagne.

Nous, dans les tranchées, nous vivions heureux. Certes, nous voyons tomber à côté de nous les camarades qui commencèrent avec nous cette guerre ; nous savons, de plus, qu'à tout instant une balle peut nous laisser étendus en plein champ — c'est la récompense qu'attend le révolutionnaire — ; mais nous vivions heureux. Nous mangions quand il y avait de quoi ; quand les vivres manquaient, nous jeûnions. Et tous contents. Pourquoi ? Parce que personne n'était supérieur à personne. Tous amis, tous camarades, tous guerrilleros de la Révolution.

Le délégué de groupe ou de centu-

rie ne nous était pas imposé, mais il était élu par nous-mêmes, et il ne se sentait pas lieutenant ou capitaine, mais camarade. Les délégués des Comités de la Colonne ne furent jamais colonels ou généraux, mais camarades. Nous mangions ensemble, combattions ensemble, riions ou maudissions ensemble. Nous n'avons eu aucune solde pendant longtemps, et eux non plus n'eurent rien. Et puis nous avons touché dix pesetas, ils ont touché et ils touchent dix pesetas.

La seule chose que nous considérons, c'est leur capacité éprouvée, et c'est pour cela que nous les choisissons ; pour autant que leur valeur était confirmée, ils furent nos délégués. Il n'y a pas de hiérarchies, il n'y a pas de supériorités, il n'y a pas d'ordres sévères : il y a la sympathie, l'affection, la camaraderie ; vie heureuse au milieu des désastres de la guerre. Et ainsi, entre camarades, se disant que l'on combat à cause de quelque chose et pour quelque chose, la guerre plaît, et l'on va jusqu'à accepter avec plaisir

la mort. Mais quand tu te retrouves chez les militaires, là où tout n'est qu'ordres et hiérarchies ; quand tu vois dans ta main la triste solde avec laquelle tu peux à peine soutenir la famille que tu as laissée derrière toi, et quand tu vois que le lieutenant, le capitaine, le commandant, le colonel, empochent trois, quatre, dix fois plus que toi, bien qu'ils n'aient ni plus d'enthousiasme, ni plus de connaissances, ni plus de bravoure que toi, la vie te devient amère, parce que tu vois bien que cela, ce n'est pas la Révolution, mais la façon dont un petit nombre tire profit d'une situation malheureuse, ce qui ne tourne qu'au détriment du peuple.

Un *incontrolado*, dans *Nosotros*, quotidien anarchiste de Valence, des 2, 13, 15, 16 et 17 mars 1937.



# « J'AI VOULU FAIRE

# QUELQUE CHOSE MOI-MÊME »

Le 30 janvier 1933, Hitler a été nommé chancelier du Reich.

A pied ou à l'arrière d'un camion, après avoir traversé Clèves, Düsseldorf, Essen, Bochum, Dortmund, Braunschweig, Magdebourg et Potsdam sur près de 800 kilomètres, Marinus Van der Lubbe arrive depuis les Pays-Bas à Berlin le 18 février 1933 pour évaluer la situation sur place. Il se promène, assiste à des meetings ouvriers interrompus par la police, lit les tracts des différents partis, va à une projection du *Rebelle* (film d'Adelqui Migliar de 1931), se rend dans les bureaux d'aide aux chômeurs de Lichtenberg, Wedding et Neukölln pour entamer des discussions. Devant ce dernier bureau, il propose aux chômeurs d'organiser une manifestation, « *mais on m'a expliqué qu'il fallait d'abord s'adresser à l'organisation, le KPD, qui examinerait la question de savoir si oui ou non il faut manifester* ». Constatant que travailleurs et chômeurs n'étaient pas disposés à agir par eux-mêmes, et que les partis se résignaient face au fascisme, Marinus se décide à contre-attaquer en toute autonomie.

Le 25 février, il achète quatre paquets d'allume-charbon, composés de naphthalène et de petits copeaux de bois, qu'on utilise pour allumer les poêles, puis effectue un premier repérage au centre-ville. Le soir même, sa détermination et sa créativité se mettent en branle. Vers 18h30, il retourne d'abord à Neukölln pour frapper le Bureau des chômeurs devant lequel il avait discuté : « *j'ai escaladé une clôture et j'ai fait le tour par derrière jusqu'à ce que j'aperçoive une fenêtre à hauteur d'homme et là, j'ai allumé un paquet d'allume-feu et je l'ai lancé à l'intérieur* ». Pendant qu'il s'éloigne en métro, le premier foyer d'incendie contre cette baraque en bois sans étage avec des grilles aux fenêtres est maîtrisé. Des passants alertés par la fumée sont aidés par un flic accouru sur les lieux. Le second objectif de Marinus est la mairie de Berlin.

Vers 19h15, après avoir longé le bâtiment, « *j'ai soupirail ouvert ; j'ai allumé un nouveau paquet d'allume-feu que j'ai lancé par le soupirail. Il faisait déjà nuit et personne ne m'a vu* » précisera-t-il plus tard. Cette fois-ci, il s'éloigne à pied, tandis qu'un porte-manteau mural, une plinthe et un morceau de plancher commencent à être entamés par les flammes dans la cave de l'Hôtel-de-ville. Le feu est lent et dégage une forte odeur de brûlé. L'alerte des habitants du coin permettra d'éteindre l'incendie avant

**« A l'heure actuelle et à l'approche des élections, les travailleurs ne sont pas déterminés à lutter eux-mêmes contre le système qui donne aux uns la liberté et aux autres l'oppression. Selon moi, il fallait se décider à lutter contre le système. Comme les travailleurs, décidément, ne voulaient rien entreprendre, j'ai voulu faire quelque chose moi-même. »**

Marinus Van der Lubbe

qu'il ne fasse plus de dégâts. Arrivé sur une place centrale après avoir pris le pont qui traverse la Spree, Marinus continue sa balade nocturne. Face à lui se dresse l'ancien château impérial, le Stadtschloss, Palais de la dynastie des Hohenzollern de Prusse depuis 1701, et résidence de l'empereur d'Allemagne Guillaume II jusqu'à sa chute en 1918, ce lieu historique du pouvoir était encore utilisé sous la République de Weimar pour des réceptions prestigieuses. En outre, comme le déclarera Marinus non sans ironie, cet endroit en plein centre-ville et visible de loin était idéalement situé

pour être incendié ! Toujours agile, il observe la partie en travaux sous échafaudage, et décide d'attaquer son nouvel objectif par le haut : « *j'ai escaladé à gauche du portail, jusqu'au toit. Là-haut, j'ai longé la façade et j'ai marché sur le toit jusqu'à l'autre côté, vers la Spree. A la moitié du toit, j'ai allumé mes deux derniers paquets d'allume-feu. Ensuite, je suis redescendu par le même chemin. J'ai lancé les deux allume-feu enflammés par un vasistas* ». Il est un peu plus de 20h ce samedi soir, et Marinus s'en va en direction de la pension où il était descendu. Cette fois encore, le feu a pris. Le lattis et la lucarne d'un bureau commencent à s'embraser, mais ils seront éteints. La presse du lendemain n'évoquera que cette dernière tentative d'incendie contre l'auguste bâtiment. Dimanche 26 février, Marinus se lève vers 9h du ma-



tin. Il n'a presque plus un sou en poche, les attaques tentées à Berlin ont échoué, la résignation et la passivité de ceux qu'il a rencontrés l'ont déçu. Le soir, il est à Spandau et pointe à l'asile de police de cette lointaine banlieue, comme le veut la loi sur les étrangers.

Lundi 27 février vers 8h, il est mis dehors afin de continuer sa longue route pour rentrer aux Pays-Bas, mais ce n'est pas ce qui va se passer. Seul et plein de rage, il ne peut rester sur un échec. Il reparcourt donc à pied les trente kilomètres qui le séparent du centre de Berlin, droit vers le Parlement allemand. Arrivé vers 17h, il prend tout son temps pour observer l'immense bâtisse et y trouver une faille. Il marche encore quelques heures et rachète quatre paquets d'allume-feu avec le dernier mark qu'il lui reste.

Vers 21 heures, il pénètre dans le Reichstag par les salles désertes du restaurant attenant, après avoir escaladé une corniche, longé un mur jusqu'à un balcon, puis enfoncé une porte-fenêtre à coups de pied. Ne connaissant pas les lieux, il allume plusieurs foyers à l'aide des allume-charbon, de ses propres vêtements et de linges trouvés sur place, tantôt pour s'éclairer et progresser dans le bâtiment, tantôt pour enflammer du mobilier. L'incendie finira enfin par se propager, embrasant l'immense salle des séances du Parlement, où les vieilles boiseries de chêne sec et les rideaux de soie situés derrière le siège du président font merveille. La coupole de verre et d'acier située soixante-quinze mètres au-dessus finit même par éclater, provoquant un très fort effet de cheminée, après que la verrière qui la séparait de la salle ait explosé sous la chaleur. L'incendie durera jusqu'à 23h, l'endroit où siègent les crapules qui votent les lois est dévasté, mais le reste de l'édifice est intact.



Arrêté en flagrant délit après une course fiévreuse de quinze à vingt minutes, Marinus n'a aucun problème pour revendiquer un acte dont il est même plutôt fier. Ses déclarations sont précises. Malgré la torture et les conditions d'incarcération, Marinus van der Lubbe défendra sa version jusqu'au bout : *il a agi seul et en cohérence avec ses idées.*

En grève de la faim dès le 16 mars 1933 à la prison de Alt-Moabit, il est alimenté de force. A partir d'avril, il reste enchaîné pieds et mains, menotté jour

et nuit, avec la lumière allumée dans la cellule 24h/24 et sous observation permanente. Entre juin et octobre, il perdra 13 kilos, tout en restant confiant sur l'interprétation de son geste de révolte. Dans une lettre du 18 mai, il écrit ainsi à Hartevelt : « du reste, camarade, pour la question "provocateur" ou pareille chose, pas trop d'inquiétude. Tout est clair comme du cristal

», et dans celle du 8 juin « ne t'en inquiète pas trop, car toute l'affaire est parfaitement claire et peut être difficilement prise pour de la besogne de provocateur. » Il refuse tout avocat, y compris ceux proposés par sa famille et ses amis de Leyde, et aura donc un commis d'office avec lequel il sera peu disert. Le procès s'ouvre enfin le 21 septembre 1933 devant la Cour Suprême de Leipzig, en présence de la presse internationale. Le 23 décembre, Van der Lubbe est condamné à mort pour attentat « en vue de changer la Constitution ».

Marinus est exécuté le 10 janvier 1934 dans la cour de la prison de Leipzig.



L'ENNEMI

EST TOUJOURS

CHEZ NOUS

« A chacun ses ennemis. A chacun son rôle dans l'action. Pour la masse aveugle l'ennemi est aux frontières. Pour les anarchistes l'ennemi est toujours à l'intérieur. Ce sont les responsables qui ont amené, par leurs intrigues et leur cupidité, l'état de guerre. Ce sont ceux-là les vrais coupables des malheurs. Quoique prétendent les services officiels et stylisés pour le bourrage de crânes de tous les pays, ce ne sont pas les masses adverses qui doivent être exterminées, mais bien les représentants du capitalisme à tous les degrés de la hiérarchie sociale. Une guerre pour « intéresser » le peuple doit être dirigée de suite contre les tenants du capitalisme, qu'ils se trouvent dans des pays à régime démocratique ou totalitaire. Il est vraisemblable qu'une guerre ébranlerait les fondements des pays à dictatures ; il est non moins certain que des répercussions profondes se feraient sentir dans l'édifice vermoulu des régimes démocratiques, dont les structures ne pourraient plus résister à de tels chocs. C'est pour cette éventualité et uniquement pour cela que les anarchistes doivent faire tous leurs efforts pour être prêts à agir au moment opportun. » »

Lucien Tronchet  
dans Le Réveil Anarchiste,  
n° 1004, 27 août 1938



# 13 MINUTES

**8 novembre 1939, 21h20.** L'ingénieuse horlogerie s'arrête et une puissante déflagration détruit la brasserie Löwenbräu à Munich. Hitler, mais aussi Himmler, Goebbels et Heydrich et toute une série de hauts fonctionnaires nazis, venaient de quitter la brasserie. Des dizaines de cadavres d'autres nazis, tous des partisans de la première heure et ayant gravité les échelons du parti nazi, gisent par terre.

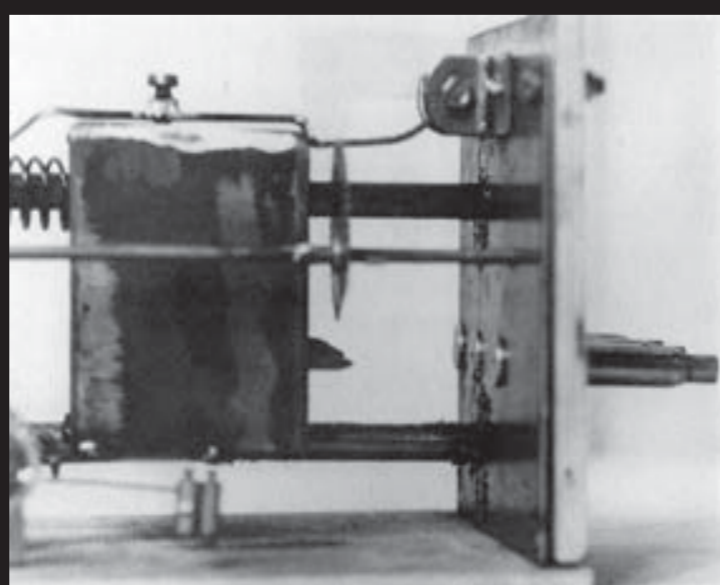
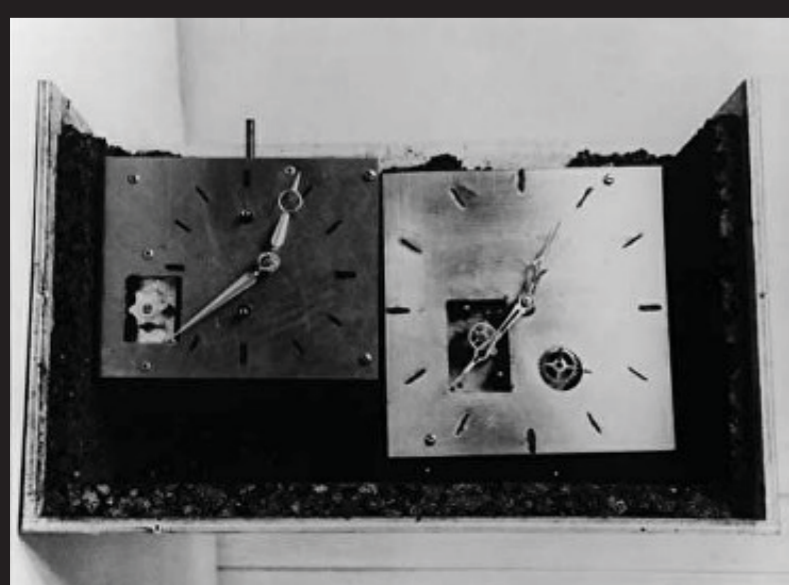
Georg Elser, probablement aidé par l'anarchiste John Olday et la socialiste révolutionnaire Hilda Monte qui faisaient partie du *Schwarzrotgruppe* (« Groupe Rouge & Noire »), avait passé 35 nuits blanches dans le Löwenbräu. Convaincu qu'il fallait faire quelque chose, que les « forces prolétaires » en Allemagne, fermement soumis aux diktats des parti social-démocrate et communiste, n'opposaient plus aucune résistance sérieuse au nazisme et à la guerre qui s'approchait, il s'est mis à fréquenter le Löwenbräu, un nid historique et hautement symbolique des nazis de la première heure. Il savait que chaque 8 novembre, Hitler venait assister à la commémoration du putsch raté de 1923, et que d'habitude, il pérorait facilement pendant deux heures devant ses partisans les plus dévoués. Pendant 35 nuits, il s'était laissé enfermer à l'intérieur après la fermeture de la brasserie pour vider la colonne sur lequel reposait le plafond en haut de l'estrade. Le soir du 5 novembre 1939, il insérait sa bombe avec un double système d'horlogerie dans la colonne, rebouchant soigneusement le trou. A cause d'une affaire urgente qui le rappelait à Berlin, le Führer avait raccourci son discours, l'a terminé à 21h07 et a quitté immédiatement le Löwenbräu, échappant à 13 minutes près à la mort certaine.



*« J'étais arrivé au constat que seul l'élimination du dirigeant actuel pourrait changer la situation en Allemagne »*

Elser par contre, sera arrêté à la frontière suisse-allemande, torturé par la Gestapo et enfermé dans un *Lager*. Le 9 avril 1945, pendant que les troupes alliées et soviétiques s'approchent toujours plus de Berlin, Himmler se souviendra de cet audacieux solitaire qui se trouvait à ce moment au camp de concentration à Dachau et le fera exécuter.

Qui sait quelle tournure aurait pris l'histoire sans ces maudites 13 minutes ? Qui sait s'il y aurait eu une Deuxième Guerre Mondiale, avec ces millions de morts et d'indicibles souffrances, si Hitler avait été abattu à temps ? Et cette tentative au Löwenbräu n'était pas l'œuvre d'un gouvernement, d'un service secret ou d'une grande organisation combattante, mais d'un simple homme, seul, ou peut-être aidé par quelques compagnons. Rien n'est impossible pour ceux ont la volonté et la détermination d'agir. Et, malgré les aléas de l'imprévu, le *tic-tac* de cette horlogerie-là peut encore s'entendre aujourd'hui.



*Reconstruction de la bombe, avec une horlogerie doublée*



*Georg Elser*



# MENER

## NOTRE

## GUERRE

De quoi parler sinon de la guerre, de ce qu'elle fait — ou défait plutôt — et de ce qu'elle nous réserve ? La confusion est à son comble. Une guerre est engagée qui ennuie et désole tout le monde ; chacun voudrait la voir se terminer ; mais chacun sent aussi qu'elle ne peut finir comme il le voudrait et reste en suspens entre le désir de voir revenir la paix et celui de la craindre en tant qu'elle ne serait, une fois de plus, qu'une fausse paix. Les masses se trouvent ainsi amenées à la passivité, bien que sollicitées de toutes parts par les propagandes contraires de belligérants. Toutes les déclamations pour la guerre ou pour la paix ne servent à rien ; le public les écoute indifféremment et continue dans une morne soumission à se prêter à tout ce qui lui est demandé, crainte du pire s'il s'avisait de résister. La période de guerre qui devrait être celle de la tension de toutes les énergies et volontés, en réalité offre le spectacle d'un automatisme, formidable tant qu'on voudra, mais d'où la vie proprement dite est absente. Des machines fonctionnent mais ne vivent pas. Tout cela est

antihumain et inhumain, même s'il représente le triomphe de l'ordre, rêvé par tant d'imbéciles, à réaliser par la plus fastidieuse uniformité, par le plus parfait alignement, et surtout par la suspension de toute fonction cérébrale, de façon à être « bien en mains » d'un chef, chacun ayant paralysé pour ainsi dire son propre chef. Tel est le spectacle navrant auquel on assiste non seulement dans les pays belligérants, mais aussi dans les neutres, largement sinon totalement mobilisés. Ceux qui rêvaient de discipline, de faire tout mouvoir, arranger et plier selon une volonté « supérieure » voient leur rêve presque réalisé, car les mauvaises têtes ne manquent jamais. Et en dehors de toutes considérations, même si elles choisissent mal leurs occasions de dissentiment, il faut leur savoir gré de venir troubler les dispositions prises. Rien n'est plus bête que cette horreur de l'anarchie, de l'individu ayant sa propre gouverne, au lieu d'être gouvernable, de l'homme décidant lui-même au lieu d'attendre des décisions d'en haut ou du dehors, de l'être conscient et non inconscient en somme. L'humanité ne se distingue

de l'animalité que pour avoir atteint un plus haut degré de conscience, mais si elle renonce à s'en servir, à la développer, à l'éduquer, pour se borner à bien comprendre et exécuter des commandements, il n'y a plus de vie morale à proprement parler, mais seulement physique. Tout ce qui est vraiment, profondément et essentiellement humain est anarchique. Marx a enseigné que le mode de production détermine toutes les autres façons d'être de l'humanité. Et l'on dirait vraiment que de la production en série, à la chaîne, standardisée a découlé cette nouvelle humanité tirée au cordeau, enchaînée, uniformisée, automatisée que l'école, l'usine et la caserne réalisent à qui mieux mieux. Jamais peut-être le monde n'a eu plus besoin du souffle vivifiant de l'anarchisme ; jamais la nécessité de briser la règle, la discipline, la loi, n'est apparue plus grande qu'aujourd'hui. Trois grands pays d'Europe ont proclamé que l'individu n'est qu'une partie infinitésimale de la machine Etat, le bon fonctionnement de laquelle seule importe. Italie, Allemagne et

Russie ont ensemble soumis quelques centaines de millions d'êtres à n'être plus rien par eux-mêmes, mais uniquement en tant que sujets de la monstrueuse abstraction Etat. Et dans les pays dits démocratiques la même tendance s'est manifestée et la guerre vient malheureusement de la favoriser. Et surtout ne laissons pas confondre l'association volontaire humaine, avec l'enrégimentation. Trouper nous paraît venir de troupeau, qui signifie un rassemblement de bêtes et non d'hommes. Hélas ! c'est surtout l'heure de l'homme dans le rang, mais précisément pour cela l'anarchisme acquiert la valeur d'un précieux antidote. Rien de plus ridicule que d'en proclamer la faillite, alors que précisément l'Ordre tant vénéré conduit le monde à sa perte. Même en interprétant vulgairement l'anarchie comme désordre, que de désordres seraient providentiels à l'heure tragique que nous vivons !

***Jamais peut-être le monde n'a eu plus besoin du souffle vivifiant de l'anarchisme; jamais la nécessité de briser la règle, la discipline, la loi, n'est apparue plus grande qu'aujourd'hui.***

*Luigi Bertoni*  
dans Le Réveil Anarchiste,  
n° 1035, 2 décembre 1939





# NOUS FÛMES

# LES REBELLES



*Le 25 avril 1945, à la chute définitive du régime, une extrême allégresse s'est déchaînée dans toutes les formations de partisans parmi ceux qui avaient d'abord mal supporté le fascisme, et qui avaient ensuite risqué leur vie pendant des années sur les montagnes : l'euphorie de ceux qui avaient eu raison de l'ennemi.*

*Certes, la révolte armée avait créé une situation résolument différente, pour autant à nous anarchistes, la nouvelle période ne nous apparaissait pas comme le paradis sur terre. On peut dire qu'on était passé d'une situation monopartitaire dictatoriale à une autre, plus libérale, qui admettait plusieurs partis au gouvernement. On était passé d'une forme de capitalisme autarcique à une forme de capitalisme international. L'idéologie propagée par le nouveau régime, entre autres par les partis, était décidément cléricale — au sens le plus moyenâgeux du terme.*



*Le lecteur peut imaginer quel genre de réflexions ont pu faire mes proches et mes compagnons sur cette situation. Je n'exagère pas en disant que les catholiques, à Carrare et dans sa province, ont toujours été une minorité ethnique en voie d'extinction, et qu'on n'a jamais aimé ni pu supporter les prêtres. Cette nouvelle réalité démocratico-cléricale, outre la présence des Américains à la maison, détonnait, ne nous enchantait pas, ne nous plaisait guère.*

*Nous, anarchistes, avons de toute façon commencé à nous organiser dès le 26 avril : nous avons formé des groupes et réorganisé la Fédération Anarchiste Italienne. Nous sommes passés de la clandestinité à une forme de propagande et de lutte typiques d'un régime à libertés formelles garanties. A partir du 26 avril, avec d'autres compagnons, nous avons décidé de clore définitivement la partie contre le fascisme, mais à notre façon. En fait, après avoir chassé les Allemands, je n'avais nullement l'intention d'oublier tout le reste. Que la révolution se fasse ou non, je ferai la mienne. Je ferai payer aux tyrans, aux affameurs, aux propriétaires, toute la faim, la misère et la désespérance du fascisme. Je voulais les persécuter comme eux nous avaient persécutés. Ma vengeance aurait été mon pardon.*

*Mais les nouveaux patrons n'étaient pas de cet avis : Pietro Nenni par exemple, commissaire aux épurations, ne s'en est pas pris aux gros poissons, aux requins. Il a préféré frapper les jeunes, les sympathisants de village, quelques pauvres crétins qui comptaient pour du beurre. Grâce à cette manœuvre, l'Etat italien se retrouva avec une magistrature et une police à nouveau pleines de cadres fascistes. Le procureur de Gênes savait par exemple très bien que nous, les victimes du fascisme, n'aurions pas pardonné si facilement et si catholiquement aux fascistes et à leurs souteneurs. J'imagine que ce même procureur, rien qu'en lisant mon dossier, avait compris à quel individu il avait à faire. C'est pour cela que j'ai ensuite passé 32 années en prison. Mon crime : avoir lutté contre le fascisme et l'avoir « vaincu ».*

*J'ai été arrêté par les policiers de la République bourgeoise née de la Résistance au cours d'un guet-apens, en mai 1945 à La Spezia, où j'étais en train de débusquer des fascistes que personne n'avait envie de dénicher. J'étais seul dans l'embuscade qui me fut tendue, mais des compagnons comme Giovanni Zava, qui avaient fait la résistance à Serravezza et dans la région de Pistoia, furent faits prisonniers presque en même temps pour les mêmes raisons. On nous accusait d'avoir participé à la fusillade de 1942, au cours de laquelle un policier avait été tué.*







# LA

# BARBARIE

# COMMENCE

# À

# UN



*Les journaux regorgent de détails sur les macabres découvertes faites par les Alliés dans les camps de concentration allemands. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, que c'est encore pire que ce que les plus pessimistes pouvaient craindre. Dans la longue liste des carnages qu'accompagne l'histoire universelle, les dirigeants du Troisième Reich effacent jusqu'aux plus sinistres souvenirs, tant par le nombre de leurs victimes que par la nouveauté des procédés mis en œuvre pour les exterminer.*

*Mais dans la stupeur horrifiée dont témoigne le monde civilisé, n'y a-t-il pas quelque chose, sinon de simulé, du moins de bien tardif ? Jusqu'à quel point les horreurs constatées ont-elles été une découverte ?*

*Car les chiffres hallucinants qu'on allègue ne changeraient rien au problème s'il était démontré que les nazis, bien avant d'opérer sur les masses profondes des déportés de tous les pays, se livraient déjà aux fantaisies sadiques, longuement décrites partout, sur leurs adversaires allemands ou juifs. Tous ceux qui s'intéressèrent depuis 1933 aux événements d'Allemagne connaissent de longue date la lugubre résonance de noms comme Dachau ou Oranienburg, que le grand public apprend seulement aujourd'hui<sup>1</sup>. La guerre n'a fait que permettre l'extension et l'industrialisation d'un système qui avait déjà fait ses preuves alors que Hitler et les siens n'étaient pas encore partis à la conquête du monde !*

*Les infamies qu'on révèle aujourd'hui étaient déjà pratiquées – sur une échelle moindre, c'est entendu, mais tout de même largement –, alors que la plupart des « indignés » et des « soulevés d'horreur » de maintenant voulaient les ignorer, quand ils ne s'en constituaient pas les apologistes !*

*Les malheureux Français qui réchappèrent des abattoirs hitlériens voudront-ils prendre garde que leur trop célèbre compatriote Schneider, que toutes les eaux lustrales de la Résistance ne parviendront jamais à laver, n'est peut-être pas sans responsabilité dans les traitements inhumains qu'ils subirent à Buchenwald, à Mathausen, dans cent lieux de crime et de mort, puisqu'il est avéré qu'il facilitera l'avènement du Führer par les grasses subventions versées par le truchement de la Skoda.*

*Nous autres, anarchistes, il semble que nous témoignions d'une surprise moins grande que l'ordinaire des hommes quant aux monstruosité que des bourreaux, quels qu'ils soient, peuvent commettre sur des êtres sans défense, qu'un État assassin, sous prétexte de vindicte sociale ou patriotique, a livrés à leur rage sadique. C'est d'abord que l'histoire de notre mouvement nous a beaucoup enseigné à ce sujet. Et en second lieu qu'il n'est pas besoin d'entasser des Péliions sur des Ossas de cadavres pour que se fasse jour notre protestation. Pour nous, la barbarie commence à un.*

*La barbarie nazie n'est que le cas le plus parfait et le plus extensif d'un phénomène tristement universel. Les fous sanguinaires du Troisième Reich auront innové en ceci surtout qu'ils ont travaillé sur de plus grandes quantités humaines et qu'ils ont emprunté à l'industrie moderne ou à la « science » de nouvelles techniques d'anéantissement. Aux caprices individuels et aux sauvageries élémentaires, vieilles comme le monde, de tous les chaouchs déchaînés, ils ont ajouté les ressources infinies des chimistes et des vivisecteurs.*

André Prudhommeaux  
dans *Le Réveil Anarchiste*, n° 113, mai 1945



Camp d'extermination de Majdanek



Les ruines de la ville de Dresden après le bombardement des Alliés



Hiroshima, après l'explosion de la bombe atomique larguée par un bombardier des Etats-Unis



# LA GUERRE

# HIGH-TECH ?

La novlangue cherche à vaincre les premières répulsions qui peuvent encore exister chez les humains face au massacre et au sang. Petit à petit, on s'est habitué à la ritournelle des « opérations humanitaires », des « bombardements de précision », des « interventions ciblées », des « missions de paix ». Tout comme la technologie est aujourd'hui « verte », les objets sont « intelligents », le contrôle s'appelle « participation » et les emplois sont « créatifs », les avalanches de mots empruntés à un certain jargon contestataire voire révolutionnaire viennent camoufler une réalité bien plus cruelle – et tous les drones de précision du monde n'y changeront rien. La guerre, c'est toujours le massacre, la mutilation, le viol, le sang qui coule à flots.

Lors de la deuxième guerre du Golfe, les premiers jours, les avions de la Coalition ont visé « les moyens de communication, de transportations, de production alimentaire, approvisionnement d'eau et d'autres infrastructures » de l'Irak, suivant en cela la doctrine militaire du « shock and awe » [« choc et effroi »]. Ces bombardements de précision ont peut-être pu « paralyser les forces du régime », mais non sans couper l'eau à la population, entraînant des milliers de morts et une épidémie de maladies souvent mortelles. En 1991, lors de la première Guerre du Golfe, plus de 500 tonnes d'uranium appauvri, recyclés des déchets des centrales nucléaires et utilisés dans les munitions pour percer des blindages et détruire des bunkers, ont été utilisés par la Coalition, ce qui ferait, en termes de radioactivités, 4 ou 5 bombes d'Hiroshima.



D'ailleurs, rien ne disparaît pour toujours. Le « progrès » capitaliste du travail salarié n'a pas éradiqué l'esclavage « à l'ancienne », les façons industrielles d'extraction de ressources n'ont pas éliminé les mines « artisanales » comme on les appelle dans les documents officiels parlant de la situation de l'extraction du coltan, cette matière incontournable pour tous les appareils de haute technologie, dans l'Est du Congo, les « emplois créatifs » sur les campus des géants de la technologie n'ont pas mis au musée de l'histoire les énormes bagnes industriels pour produire des vêtements ou des circuits électroniques, la guerre « high-tech » n'a pas rendu obsolète les génocides, les bombardements de villes, les massacres de populations, les viols de masse quand il s'agit d'établir, de défendre ou de conquérir le pouvoir sur un territoire donné. La barbarie peut s'allier parfaitement à la technologie de pointe, nul besoin pointer du doigt de l'indignation absolue les atroces tueries interethniques pour trouver des exemples contemporains de massacre massif et délibéré.

En 2003, des quantités encore plus énormes ont été utilisées, cette fois-ci aussi dans les zones urbaines de l'Irak, sans oublier que l'Afghanistan a été transformé en gigantesque poubelle nucléaire à ciel ouvert. Et plus récemment les Etats-Unis ont admis d'avoir utilisé des munitions avec de l'uranium appauvri dans ces raids contre l'État Islamique. Il y a peu de doute que la Russie a fait pareil pour bombarder différentes fractions rebelles syriennes. La guerre high-tech n'a pas non plus fait disparaître le rasage des villes, comme ça a été vu à Grozny en Tchétchénie ou lors de la dernière guerre israélienne contre la Bande du Gaza.



# L'INDUSTRIE

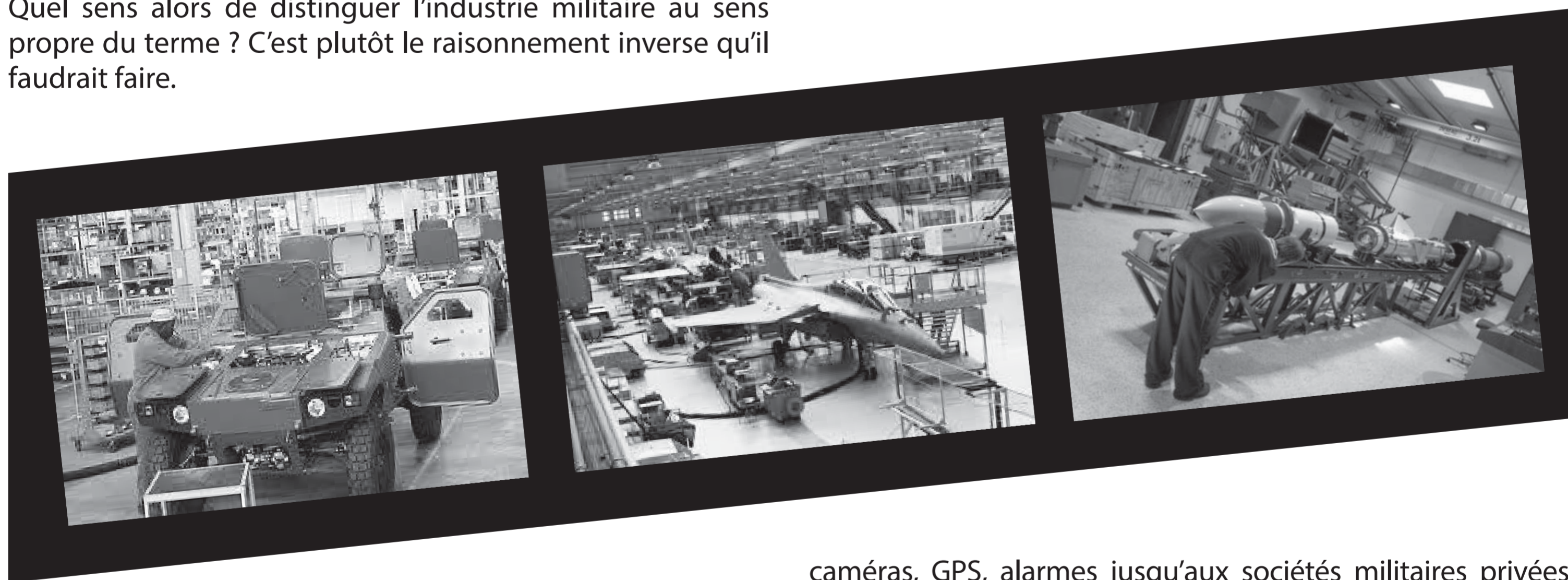
## DE LA MORT

En ces temps où le nouveau fond de commerce de toujours plus d'entreprises est d'endosser le plus de termes possibles tirés du rayon humanitariste de « responsabilité », « engagement éthique », « transparence », « écologique », il n'est sans doute pas superflu de rappeler que tout produit, toute production, toute échange commerciale, est aussi basé sur la dévastation, l'intoxication, l'exploitation, le massacre. Tout produit capitaliste, toute marchandise, est un produit de mort. La production industrielle, les technologies avancées, l'extraction des ressources, la production énergétique... tous amènent leurs lots d'horreurs. Des déchets toxiques que le processus productif implique aux conflits qui déciment les populations pour obtenir quelques tonnes de coltan... la novlangue qui suit le boom des technologies smart ne peut que tromper celles et ceux qui ne veulent pas voir.

Quel sens alors de distinguer l'industrie militaire au sens propre du terme ? C'est plutôt le raisonnement inverse qu'il faudrait faire.

duction est autant destinée à des fins militaires qu'à des fins civiles. Pas étonnant alors que le « civil » (sécurité, contrôle, technologies, architecture) est toujours plus pénétrés de logiques et de produits issus du secteur militaire. Cette dualité dans la production met en évidence aussi comment quasi tout produit, toute structure dans ce monde est aussi revêtu d'un intérêt militaire. Un exemple en est donné, une fois de plus, par les téléphones portables et la connexion permanente. En temps de conflits armés (et moins armés), les relais de téléphonie mobile deviennent immédiatement une importante source de renseignements pour les états-majors.

A ces entreprises duales militaire-civile, il faudrait aussi rajouter tout ce qui est connu sous le nom générique du secteur de la sécurité. Sociétés de sécurité, développeurs de logiciels de contrôle, producteurs de



Toute la production capitaliste est en fait à l'image de la production militaire. Les produits militaires sont conçus pour semer la destruction, à l'instar de l'obsolescence programmée des marchandises dans l'ère de la consommation de masse. Il ne s'agit pas d'une production calée sur un quelconque besoin, mais d'une production directement liée à la recherche de pouvoir (sous forme d'hégémonie étatique, de profits accumulés...). Lors de la course à l'armement de la Guerre Froide, les complexes militaro-industriels ont dépassé de loin le seuil de l'absurdité : les systèmes d'armement produits étaient tellement *de trop* que leur seule « utilité » a été de pourrir dans les bunkers militaires. Dans les années 80, en plein milieu de restructuration capitaliste mondiale, les grands complexes militaires ont dû diversifier leurs activités, quitte à arriver à une telle sur-saturation du marché (à défaut d'une grande guerre mondiale) que l'écroulement des prix allait s'imposer. C'est là l'origine de la *dualité* de la grande majorité des entreprises du secteur de la défense : leur pro-

caméras, GPS, alarmes jusqu'aux sociétés militaires privées qu'on a déjà mentionnée sont en pleine croissance, répondant au tournant qu'on a pris la plupart des Etats avec leur lutte antiterroriste. En France par exemple, ce secteur emploierait plus d'un million de salariés directs. En faisant les comptes, le secteur français de défense et sécurité pourrait englober facilement plusieurs millions d'employés. Un poids de taille donc dans l'économie nationale.

Est-ce que l'industrie militaire est protégée de regards indiscrets par d'épaisses écrans de fumée ? Est-ce que toute cette production se déroule dans des bunkers souterrains ? Est-ce que cette industrie emploie des millions de personnes qui sont toutes au courant ? Peut-être que les bavardages sur des bombes « de précision » ou des missiles « intelligentes » pourraient désorienter quelques naïfs, mais sinon, tout est là, exposé au regard de n'importe qui, listé dans les rapports annuels publics, promu au grand jour lors de salons et de expositions. Les fabricants de la mort ne se cachent pas.



# FAIRE

# NOTRE

# JEU

Contrairement à ceux qui ont profondément enraciné en nous une vision qui réduit tout au fatalisme d'un mécanisme matérialiste historique, les anarchistes ont toujours identifiés le pouvoir, et la volonté du pouvoir, comme le mobile principal derrière la guerre. Si l'État équivaut pouvoir, et que tout pouvoir vise, ou plutôt, doit viser à s'étendre, les guerres sont elles-mêmes des conséquences du pouvoir. Dominer, contrôler, commander déclenche la volonté de dominer plus, de contrôler plus, de commander plus. La guerre n'en est qu'une conséquence aussi logique qu'inévitable.

Par conséquent, au moins pour des anarchistes, il ne peut être question de guerres justes, de guerres plus acceptables que d'autres. Les conséquences d'une telle compréhension de la réalité sont moins évidentes qu'ils puissent paraître à première vue. Il ne faut pas retourner jusqu'au Manifeste des Seize, où des anarchistes très connus appelaient à se rallier au camp allié, contre les allemands, afin de défendre la tradition et le potentiel révolutionnaire en France contre l'absolutisme du Kaiser, pour trouver des exemples où des anarchistes perdent complètement le nord face à la guerre et les intérêts qui s'y jouent. La plupart des discours « anti-fascistes » d'aujourd'hui reproduisent à une échelle miniature les mêmes erreurs, à l'image de ce que « l'anti-impérialisme » très en vogue dans les années 70 avait fait. Contre « le fascisme » des djihadistes en Syrie, le soutien peut aller jusqu'à l'acceptation dans son camp de la force aérienne des États-Unis qui sème la terreur et la mort depuis les airs. Pour mettre un frein aux atrocités commises dans des « guerres civiles » en maintes pays en Afrique, mieux vaut une intervention internationale (de préférence des casques bleus, ça provoque moins de répulsion que, par exemple, la Légion Étrangère Française ou une coalition de l'OTAN).



L'anarchiste Louis Mercier Vega revient sur cette problématique en 1976 quand il écrit :

*« Dans la plupart des cas, le choix d'un camp est déterminé par le sentiment d'impuissance chez le militant. Demeurer en dehors de l'affrontement public majeur lui semble l'exclure de toute action, de toute existence. Or, il ne s'agit pas d'être neutre, mais de refuser les règles d'un jeu qui n'est pas le sien. C'est le choix d'un camp qui fait disparaître sa personnalité propre. Son engagement signifie son suicide en tant que militant anarchiste. »*

Et comment refuser les règles d'un jeu qui n'est pas le nôtre ?





# CONTRE LA GUERRE

# MAIS PAS DÉSARMÉS

Sans doute, comme quelqu'un l'exprimait de façon laconique, « *nous sommes devenus faibles* ». Et il rajoutait, « *tous, sans exception* ». Si ce jugement concernait les capacités théoriques des anarchistes, il portait plus encore sur leurs capacités opératives. Une faiblesse qui devient d'autant plus tangible lorsqu'on a le monstre du massacre et de guerre en face de nous. Il ne sert pourtant à rien de hurler avec les loups, mieux vaut prendre acte de cette faiblesse et tenter d'y remédier. Sans avoir l'illusion de pouvoir faire rapidement de grands pas, sans commencer à tomber dans le culte de la « force » qui pousse souvent vers une militarisation du combat, il nous faut à nouveau imaginer un chemin, un parcours. Certaines choses ne s'apprennent pas à l'improviste ; et si le besoin pressant et immédiat peut donner un coup de pouce, c'est quand même mieux de s'y être préparés à l'avance.

Car c'est aussi une question mentale. En réalité, nous sommes capables de faire tout ce que nous voulons, ou presque, et la véritable question est plutôt de savoir si nous sommes prêts à faire les efforts nécessaires et indispensables. Pour se doter de connaissances techniques, il faut étudier sérieusement les matières concernées. Pour développer certaines capacités, il faut disposer de temps pour s'y consacrer. Ce n'est qu'ainsi que ces connaissances deviendront ensuite utilisables dans un projet, armant la créativité et renforçant les idées.

Il nous faut donc travailler dans ce sens si nous ne voulons pas être dépendants d'autres courants, en proie aux caprices et aux seules possibilités du moment, ou tout simplement renoncer aux interventions par manque de capacités et de moyens.

